

Intervention



Réflexion (de) domestique

Louis Haché

Number 17, October 1982

Attention à l'art!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haché, L. (1982). Réflexion (de) domestique. *Intervention*, (17), 16–17.

Un numéro spécial de la revue *Intervention* à propos de l'atelier «d'art politiquement engagé» dans le cadre de la Documenta 7. Ça veut dire quoi? Que tous les participants dudit atelier envoient leurs impressions (ou leur publicité) sur la chose.

Qui parle? Un artiste vivant (ça se dit) à Montréal entretenant certains rapports avec le groupe Intervention de Québec. Ce dernier forme (organise) une équipe venant de Québec. Chacun est choisi par le groupe d'après ses aptitudes à collaborer et ses capacités propres. Mentionnons qu'il y avait plus de candidats faisant l'affaire que le monde prédéterminé; il y a eu entente et voilà. . .

RÉFLEXION (DE) DOMESTIQUE

Louis Haché

Délire mystique à lire en pantoufles

Je prendrai un ton presque intimiste; que voulez-vous, je m'adresse d'abord à l'individu-e malgré son appartenance à toute institution! Lecteur, lectrice! Je m'adresse à ceux et à celles qui collaborent au présent numéro. . . Mais qu'allais-je faire? C'est de l'hermétisme ça! Pourquoi tenir un tel discours, inaccessible aux gens hors de l'expérience vécue? Soyons vigilant, donnons à tous et à toutes la possibilité de recevoir le message émis. À tous, même à ceux et celles de tous les recoins du système des arts (beaux) qui lisent en coulisse, qui lisent par prudence ou par stratégie, pour information, ou «juste pour voir». . . *C'est pas clair?* Ajoutons que je m'adresse aussi aux individu-es qui décident du sort des énergies collectives par le biais des bourses et subventions, tirent les ficelles de l'activité artistique et para-artistique. Aussi aux individu-es aux goûts de pouvoir et qui, n'en ayant pas, servent malgré eux à mandater tel ou tel autre «porte-parole» carriériste qui éventuellement deviendra, comme Iznogoud, calife à la place du calife. Je m'adresse aux faux Jésus, aux faux Marx et aux faux faux et aux avant-gardes (terme de campagne militaire bien connu). J'en ai oublié ou vous n'êtes pas du nombre: bienheureux êtes-vous! Chanceux qui pouvez dormir profondément. Vous pouvez toujours dormir, on ne peut parler à ceux qui dorment, si ce n'est par des mots écrits à l'encre noire sur papier noir. *Ce n'est pas clair?* Alors tant pis, ce ne sera encore une fois qu'un médium mal employé, produit vide, produit c'est tout, bien stockable. C'est écrire avec non-art (ce qui devient pratique artistique n'est-ce pas?).

Je n'ai pas l'intention de dicter l'histoire, encore moins de faire un reportage sur l'atelier de la Documenta 7. Avec la vision des choses que me donne ce vécu, il ne m'intéresse pas après coup d'inventer un sens récupérateur des faits et gestes vécus, ni non plus d'instituer, volontairement ou par stratégie opportuniste, ou même de momifier le vivant en élément pseudo-historique. Je suis ici. Y aurait-il une pseudo-histoire, oui et merde!

Et si nous changions d'avis, nous pour-

riions nous «traficoter» une belle petite importance bien à nous, bien imbriquable au podium des élus-vainqueurs (théorie esthétique de la difficulté vaincue). «Bah, laisse béton!»² D'autres s'en chargeront inévitablement. Revenons à la formule je; et je vous laisse le pluriel lecteur, lectrice, vu?

Il y a dans un phénomène d'encadrement comme la Documenta 7 une ambiance catalysatrice à faire développer à outrance les intérêts individuels les plus discrets (parfois bien maladroitement discrets, mais c'est une autre histoire).



Des discussions par exemple, comme celles qu'il y avait tous les soirs de l'atelier dans le décor romantique du grenier mansardé du musée Fridericianum. Ces discussions donnaient cours à des échanges des plus enrichissants avec des invités on ne peut plus choisis; éminent critique japonais, artiste d'Amérique du Sud, spécialiste notoire de l'alternative, artiste animateur d'Afrique du Sud et beaucoup d'autres. C'était aussi parfois la vente des salades individuelles visant la promo de productions personnelles: rien contre, si ce n'est que ça occupe la ligne et seulement dans un sens. C'était pourtant titré: «atelier d'art politiquement engagé», alors vendre pendant le temps de communication collective au lieu de discuter, ça ressemble à de l'agiotage d'où les réflexions en coulisse sur l'opportunisme stratégique.

D'autre part, il y a eu cette tentative de manifestations d'artistes non-élus; ce qui nous a amené à considérer les problèmes de diffusion artistique via la consécration et le pouvoir. Là aussi on cherchait le «punch» qui met son nom sur la carte, on se servait facilement (trop parfois) des

thèmes à la mode comme l'écologie, ce qui peut avoir comme conséquence d'inhiber la chose. Ce qui m'a motivé à faire le coup des trois petits singes nus aux mains vertes qui ne regardent rien, ne disent rien et n'écoutent rien. Action faite en commun avec Christian Vanderborgh et Jean-Claude St-Hilaire sur le toit du musée, entre les statues de la façade, et à l'heure de la plus grande fréquentation.



— *Note de la conscience: ce n'est toujours pas clair. . .*

— *Ta gueule!*

. . . Où en étais-je? Il est presque question de pouvoir accessible par un savoir de passe (mot de). Une conviction se dessine: l'institutionnalisation de l'artiste est sa mort comme créateur, générateur. Il devient le domestique qui a toujours du talent à exécuter les icônes-instruments du pouvoir et justifie ses maîtres intellectuels, fonctionnaires de l'institution. (Il y avait de cela dans ce que j'ai vu et vois encore dans le souvenir des discussions et de la documentation dudit atelier.)

Il y a des propositions impossibles à refuser. La mafia culturelle n'est pas le pouvoir officiel — et c'est ce qui fait sa force. D'un côté, elle tente de toute évidence d'imposer son contrôle sur les institutions, par chantage sur ses artisans; de l'autre, elle s'immisce même dans les productions artistiques débutantes ou isolées.

Nous n'en sommes plus à l'heure des avant-gardes, ni des post-eci ou post-cela; nous en sommes à la mafia de la culture instituante, revue, jury, groupe, musée, galerie, bilan ministériel. Le domestique — l'artiste — choisit ses maîtres en adressant ses «services» à telle ou telle famille. C'est pas beau ça: famille-patrie-État!

«Il n'y a d'art que refus»³. J'ai failli adhérer à cette position à cent pour cent, mais permets-moi Hervé de faire ma nuance (pour mieux ne rien charrier). Je dis: Il n'y a d'art que SAUVAGE; que la jungle soit verte, urbaine ou institution, peu importe. On pourrait imaginer les militants de tout acabit sursauter; mais non, ils sont ailleurs, bien préoccupés à faire tout autre chose, c'est-à-dire se montrer les plus forts en militantisme pour «monter» dans l'appareil des organisations politiques.⁴ Et les

autres mafiosi sont programmés par leur famille respective.

Chut! Ils dorment!

Oui, j'ai dit SAUVAGE comme antonyme de domestique, familier, civilisé, évolué, policé, délicat, raffiné, sociable (dit le Petit Robert), et pour me contredire: «Un art sauvage ne se maintient que dans la sauvagerie qu'il exprime, et l'intrusion d'un art civilisé le détruit», dit Malraux.

ART POLITIQUEMENT ENGAGÉ

Oui SAUVAGE, comme on dit populairement au Québec d'un enfant timide et méfiant. Sauvage comme cet être que nous accusons de ruer, de baiser, d'avoir de la couleur, de ne pas avoir de poste, d'errer avec curiosité dans les nouveaux (?) dédales organisés malgré lui et autour de lui. Il a peur, se méfie. Il est seul, traqué. Il a un drôle de chapeau (salut Joseph!), qu'il trouve beau, et qu'il a fait avec un sac de «chips» vide, trouvé dans une poubelle. Un fou; sa folie est de survivre. Il n'est pas celui qui conquiert; il est celui dont on a conquis la collectivité, mais pas lui-même. Il tente de manifester une énergie intérieure non officielle, qu'on dit imaginaire. Il est attentif à la matérialité; on dit qu'il fétichise. On peut parfois l'arnaquer, le dresser, l'atteler. Il habite où il peut. Sa chair est très en demande, on le consomme de toutes sortes de façon on spéculé, on amoindrit ce qu'il est pour mieux en profiter. (Il lui arrive parfois de dormir, mimant la mort; le fauve passe et ne consomme pas.)

TOUT EST EN ORDRE

Lorsque l'artiste fait ses images, on le dit superficiel. Lorsqu'il fait les images de la société, il est fasciste. Quand il préfère le contact matériel et direct avec le public, on le conduit là où la quête de l'inconnu s'abandonne, où la créativité génératrice se métamorphose en jouet éphémère pour snobisme d'un soir, à la façon d'un spectacle, d'un «show» vedette. L'artiste petit-nègre de la culture de salon. Salon bourgeois ou new-wave: terme où se cache tant bien que mal la nouvelle génération maître-valet, nous faisant encore bouffer du réchauffé. Tout rentre dans l'ordre si l'artiste s'intéresse moins aux manutentions qu'implique la matérialité et a du talent à manipuler les sciences humaines (comme matériaux). Il aura droit de parole et d'écriture, et il encadrera sa théorie aux couleurs nouvelles. Il sera diffusé par le biais institutionnel, bien enregistré, ordonné, arrêté. Peut-être même le pensionnera-t-on?

Voilà, c'était quelques images de l'image! Un texte fétiche écrit en surface, inspiré par ce que j'ai vécu à Kassel, à la Documenta 7. Quant à l'atelier, j'en garde l'expérience d'un «laboratoire artistique» des plus riches. J'ai écouté tous les séminaires, parfois de la même façon qu'un

sermon de grand-messe (quand j'étais tout petit j'y voyais mon père dormir). J'y ai beaucoup appris sur le comportement d'orateur. Et c'était surtout une documentation orale. Pour le reste, dans le programme il y avait ACTION?!

De mon côté, j'ai beaucoup observé le milieu, parlé avec les gens. J'ai circulé dans les musées (l'exposition) pour m'apercevoir d'un essoufflement dans la plastic officielle. J'ai l'impression qu'on arrange plus les oeuvres mais qu'on les réarrange

(néo). J'avais l'impression (avec bien d'autres regardeurs) de marcher dans des pièces à l'architecture camouflée par plein de meubles... sur les murs! Je dois tout de même mentionner que certaines oeuvres (non réchauffées, néo-choses) m'ont donné de bons moments. Par contre, je dois aussi mentionner une grande surface de Warhol au fond de cuivre homogène, parsemée de tâches d'oxide (donc vertes) faites, selon les rumeurs, avec le pipi de monsieur. Ah! Le vilain! Et il dit qu'il est du côté des verts;



ne disait le contraire au public. Entre deux salles de musée, une alcôve tapissée d'un fond bleu marine à pois jaunes, le sol cou-



c'est beau le souci écologique, tout de même! (Je rappelle ici l'action sur le toit, trois petits singes...)

Puis mon grain de sel: un geste-installation avec objet, exposé en toute convenance quelques heures, et deux fois seulement. Ce n'était pas officiel mais rien

siné en rouge et l'artiste y dort, le tout fermé, une chaîne de musée avec le petit écriteau officiel, faux bien sûr. Par terre, un stylo à l'encre noire et un carnet aux pages noires avec mention «Pour vos commentaires». Au-dessus, un écriteau tout en longueur (trois langues) «L'artiste comme objet de consommation».

Il y eut quand même des commentaires écrits noir sur noir. Avec le relief du papier, j'ai pu lire entre autre: «Dors, dors bien».

Le sauvage, par son mimétisme animal, pourrait être vous et même signer cette page.

1. Bande dessinée de Goscinny-Tabary (Dargaud éditeur).
2. Lire: laissez tomber. C'est du verlan parisien. Chic non!
3. Dixit Hervé Fischer.
4. Welzer, Daniel. *La contraception nouveau pouvoir?* in Hom-Info, automne 1982.



Photos de Jean-Claude St-Hilaire